

DUCHARME 1941-2017

Ducharme, arrêt sur image

JEAN-FRANÇOIS NADEAU



À l'annonce du décès de Ducharme, très vite, il a été entendu beaucoup de paroles semblables à celles-ci : « On ne l'aura connu que par son œuvre » ou encore « On le connaissait si mal ». Il s'agit là d'expressions révélatrices d'un double regret. Celui bien sûr, d'une part, de la perte d'un écrivain immense ; et celui, d'autre part, du regret de son inexistence en tant que personnage médiatique, du moins selon ces formes carnavalesques qu'on tient aujourd'hui pour obligées.

Son œuvre, n'est-ce pas pourtant tout ce qu'il suffit de connaître de lui ? Pour malade qu'elle fût, l'attitude de retrait de Ducharme par rapport aux médias en particulier et au monde en général n'en révèle pas moins, par un effet de miroir, cette fascination que nous entretenons tous pour un monde d'images de surface que nous confondons sans cesse avec la profondeur.

Un écrivain existe parce qu'il est à sa table. Autrement dit, la littérature ne se joue pas dans les jongleries d'une suite d'entrevues rieuses portées par des images retouchées. Comme le disait Ducharme, « un livre est un monde, un monde fait, un monde avec un commencement et une fin ». Pourquoi souhaiter entrer dans l'ordinaire d'un écrivain, alors que celui-ci vous convie plutôt sur les chemins de son écriture enchantée ?

À ce sujet, Ducharme fut tout de suite dans la moindre ambiguïté possible : « Je ne veux pas que l'on fasse de liens entre moi et mon roman », confiait-il à son ami Gerald Godin.

Dès la parution de son premier livre en 1966, à l'heure de l'intensification de la société du spectacle, on est allé jusqu'à remettre en cause son existence pour cause d'absence d'images. Jusqu'à sa mort, cette question de son existence — réelle ou non — va et vient, jusqu'à toucher souvent aux tréfonds du saugrenu. La question demeure intéressante, pour peu qu'on l'envoie au-delà du premier degré où elle fut sans cesse formulée. Autrement dit, est-il encore permis à un individu d'exister dans nos sociétés s'il n'est pas appuyé par un barrage d'images censées prouver la solidité de son identité ?

Jean Basile, directeur des pages culturelles du *Devoir* dans les années 1960, résumait sans le savoir ce double malaise que pose encore aujourd'hui à notre société l'attitude sans compromis de Ducharme. « Il serait tellement plus simple que Ducharme accepte de rencontrer deux journalistes dix minutes », disait-il. Puis Basile ajoutait ceci, parlant au fond autant pour son époque que pour lui-même : « Je pense que nous serions tous contents. » Que Ducharme ait déjà parlé à des journalistes, dont Gerald Godin, cela, Basile ne le prenait pas du tout en compte, pas plus que ceux qui ont formulé après lui cette même question. Car pour qu'un être existe désormais, il faut que la preuve de son existence par son reflet puisse sans cesse se renouveler. Regardez Instagram, Facebook, regarder le grand mal de soi danser sans cesse sous le nez de l'humanité jusqu'à oublier ce que la littérature porte en elle de révolutionnaire... Non, Ducharme n'était pas un mythe. C'est son époque qui se complaisait à en imaginer de nouveaux après s'être employée à déboulonner les anciens.

Comme bien d'autres, je connaissais l'adresse de Ducharme autant que son numéro de téléphone. Comme d'autres, j'avais approché Ducharme par la bande, par sa compagne notamment. Et la bête sauvage pouvait être aperçue à l'occasion ici et là, dans les environs du centre-ville de Montréal, où il collectionnait furtivement des rebuts arrachés aux poubelles afin de produire des collages sous le nom de Roch Plante. Si bien qu'un jour, pour plaire à un rédacteur en chef, j'ai presque fini par me laisser convaincre de le photographier devant chez lui.

De cet homme demeuré invisible ailleurs que dans la grandeur de son œuvre, bien des gens faisaient commerce. Même son voisin, un réalisateur moyen aux prétentions royalement grandioses, ne manquait pas de rappeler, lorsqu'il souhaitait vous inviter à dîner au profit de son influence, que son voisin n'était autre que Ducharme. Depuis son balcon, vous sifflait ce triste sire à l'oreille, on apercevrait ou entendrait peut-être ce jour-là « le grand écrivain ». Les bêtises de ce genre, on ne les compte plus.

Gaston Miron n'avait de cesse de raconter cette formidable anecdote qui montre jusqu'à quel point Ducharme se trouvait à des années-lumière de tout l'univers autour duquel gravitent pareils m'as-tu-vu. Responsable du prix Gilles-Corbeil, le Nobel de la littérature québécois, Miron avait eu la tâche d'annoncer à Ducharme que ce prix d'une valeur de 100 000 \$ lui était accordé. Sa compagne, Claire Richard, éternelle messagère, accueillit la nouvelle. Au téléphone, à cette annonce, elle répondit à Miron : « Oh, Réjean va être si content ! Ça fait si longtemps qu'il voulait s'acheter une bicyclette. » Toute la simplicité tendre et désarmante de l'univers de Ducharme est résumée là : une bicyclette pour seul horizon de l'immédiat. Alors, donnez-vous la peine de pédaler un peu pour lire ses livres. Vous irez au bout du monde. Cela en vaut la peine.

La mi-amère magie de Ducharme

Depuis 1966, l'auteur retrouve, année après année, une nouvelle cohorte de lecteurs

CATHERINE LALONDE

« Il y a un effet de fascination que provoque Réjean Ducharme, et que rencontrent ceux qui le lisent pour la première fois. Je le vois chez mes étudiants », nommait mardi, à l'annonce de la mort de l'invisible homme de lettres, la professeure de littérature québécoise contemporaine à l'Université de Montréal, Catherine Mavrikakis. « C'est un auteur très difficile, mais dans un premier temps, très accessible ; c'est pour ça qu'on peut l'étudier au secondaire ou au cégep. Avec Ducharme, on apprend que la difficulté arrive. »

Dès 1966, par la déflagration de la publication de *L'avalée des avalés*, Réjean Ducharme est instantanément promu « grantécrivain de génie » ; instantanément adopté, classique éclair ; et récupéré illico, à son grand dam, par l'institution littéraire. Et depuis, l'auteur — et ce premier ouvrage tout particulièrement — trouve et retrouve de nouvelles cohortes de lecteurs. « On parle en moyenne de 3 000 à 4 000 exemplaires par année », confirmait la directrice de Gallimard Canada, Florence Noyer. Vient ensuite au palmarès *L'hiver de force* (1973), avec grosso modo 1500 exemplaires annuels. « Ce sont les deux titres qui rencontrent leur public étudiant, chaque année, de façon constante et régulière. » Un phénomène de continuité, une exception dans l'univers littéraire québécois. « On ne constate aucun désintéressement envers Ducharme. Au contraire », analyse M^{me} Noyer.

Plusieurs lecteurs, et les témoignages et hommages abondaient hier sur les réseaux sociaux, ont rencontré l'œuvre ducharmienne alors qu'ils étaient encore adolescents, ou jeune adulte. « C'est vrai qu'il y a dans ses livres, surtout dans ses trois premiers — cette trilogie qu'on appelle « la trilogie de l'enfance » —, une présence de la révolte adolescente qui peut vraiment séduire un jeune lectorat, analysait la directrice du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, Martine-Emmanuelle Lapointe. Mais j'ai l'impression que c'est ce qui brille, un vernis ; et que si l'œuvre persiste et séduit toujours, c'est aussi à cause de la langue. »

Comme si le jeune lecteur entrainé dans la forte signature, poursuit celle qui a consacré sa thèse à l'auteur, et habitait la langue comme Ducharme lui-même le fait. « L'auteur parvient à lier aussi des pôles qu'on dirait normalement opposés, poursuit M^{me} Lapointe, soit ce ludisme dans sa langue, et le tragique, ce profond désespoir qui traverse ses personnages. Ducharme est constamment dans la contradiction, toujours au cœur du paradoxe. Il est inclassable — ça peut sembler cliché, mais je crois que ça contribue aussi au charme. »

Aimer les livres d'amour

Léa Beauchemin-Laporte, 21 ans, étudiante en études littéraires à l'UQAM, avait 16 ans quand elle a



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Plusieurs lecteurs ont rencontré l'œuvre ducharmienne alors qu'ils étaient encore adolescents, ou jeunes adultes.

saisi la proposition d'un prof, en cinquième secondaire, parmi plusieurs options, de plonger dans *L'avalée des avalés*. L'effet fut durable. « J'ai trouvé que les personnages parlaient d'une partie de mon identité québécoise que je ne connaissais pas du tout, rattachée à une manière de se trouver soi-même. J'ai lié ça plus tard au caractère un peu adolescent que je vois à la société québécoise ; les personnages de Ducharme sont des enfants, mais qui comprennent le monde adulte. Ce paradoxe est devenu clair. » Maintenant qu'elle s'est avancée en Ducharme, ses œuvres phares sont plutôt *L'hiver de force* et *Dévadé* (1990). « Bien sûr je me retrouvais un peu dans les personnages, mais aussi dans leur rapport à l'identité très, très difficile, très mélangé. Je n'ai rien trouvé d'autre encore qui me fasse ce même effet. »

Il y a une sorte de fulgurance dans les écrits de Ducharme, dira aussi Martine-Emmanuelle Lapointe, et une certaine parenté avec les également cultes *L'atrape-cœurs* (J.D. Salinger, 1951) ou *La vie devant soi* (Émile Ajar, 1975). D'autres, comme Bruno Lemieux, dans le rapport libre à la langue, aux jeux de mots, à la musicalité, les associeront davantage à ceux de Boris Vian. Le professeur de littérature au cégep de Sherbrooke a cessé d'imposer Ducharme, constatant que la lecture, dans les années 2000, était moins bien reçue qu'autour de 1990. « Comme si la langue, marquée par une forme d'inventivité, par la renommation des personnages, dans cet héritage, réapproprié, de Queneau, était mieux reçue alors. Comme si

on avait développé aujourd'hui un rapport très utilitaire au langage, en plus de ce discours éducatif qui rajoute qu'il nous faut un rapport d'efficacité au langage. » Et comme si, poursuit-il, les jeunes n'acceptaient plus qu'un discours aussi libre, aussi rebelle que celui de Ducharme vienne d'une autorité, d'une institution.

Révérence négative

En tant qu'auteur, Catherine Mavrikakis a livré un contre-hommage à Réjean Ducharme, en publiant *Ça va aller* (Leméac), où la narratrice s'en prend avec véhémence à un double reconnaissable, l'écrivain célèbre Robert Laflamme. « Un contre-hommage, mais peut-être le meilleur qu'on pouvait rendre, puisque c'est prendre Ducharme à rebrousse-poil, analyse M^{me} Lapointe, comme Ducharme aimait lui-même considérer la littérature dans ses œuvres. »

Car c'est aussi une part de la magie. Ducharme rend la littérature plus familière, la désacralise, la sort de tout aspect muséal, indigne la chercheuse. « Il ne fait pas dans la révérence et ne donne pas non plus complètement dans l'irrévérence, mais propose une autre manière d'entrer en dialogue avec la littérature consacrée. »

L'écrivain, fantôme dans la vraie vie, et son anonymat choisi nourrissent aussi le mythe. Fabiola Marcoux, 18 ans, étudiante au cégep de Sherbrooke, qui a lu cet *Le nez qui voque* (1967) et *Va savoir* (1994), ses quatrième et cinquième Ducharme, a « l'impression maintenant que même en litté-

ture, tout est beaucoup basé sur les apparences, et que les auteurs ont une reconnaissance parfois davantage en fonction de leurs apparitions médiatiques [que de leurs écrits]. Qu'il échappe à ça fait que je l'apprécie beaucoup. Et en plus, c'est mystérieux. »

Cherche et trouve

« L'affaire Ducharme », rappelle M^{me} Lapointe, l'évanouissement social et médiatique de l'auteur, s'est jouée surtout dans les premières années. « Mais encore dans les années 1990, il y avait une espèce de chasse à l'homme ; on cherchait LA photo, l'unique entrevue. Et en même temps, son adresse a été disponible de toute éternité sur le 411. Ça a toujours été vraiment facile de le retracer, mais les gens l'ont laissé tranquille... »

Un grand auteur, Réjean Ducharme ? Complètement, répondent les spécialistes. Catherine Mavrikakis le croit aussi, elle qui l'a pourtant fort « maghané ». « Je crois qu'il ne faut pas se laisser prendre dans les filets de Ducharme, mais lui dire plutôt : "J'ai compris quelque chose de vous : c'est que je ne dois rien à personne moi non plus". Il nous apprend la trahison, Ducharme, et ce n'est pas rien, dans un monde où on est tout le temps en train de se faire dire qu'on doit être fidèle. Il y a une fidélité à Ducharme qui passe par la trahison, et qui va tracer son héritage, je pense. C'est ceux qui vont le trahir qui vont réussir à être fidèles à l'esprit de son œuvre. »

Le Devoir

Hommage et appel à des funérailles nationales

FABIEN DEGLISE

Ce n'est pas qu'un spectre qui, dans un paradoxe qui lui sied bien, est devenu fantôme lundi à l'âge de 77 ans. C'est aussi un grand styliste, un géant, un monument de la littérature québécoise, qui est entré de force dans le froid d'un hiver éternel, un être singulier jusqu'au bout, qui a laissé sa marque sur tout un peuple, ont salué en chœur plusieurs personnalités touchées mardi par la mort du romancier Réjean Ducharme.

« Il mériterait des funérailles nationales », a lancé en entrevue au *Devoir* l'éditeur Rolf Puls, ancien directeur de Gallimard au Québec et ami depuis 40 ans de l'auteur de *L'avalée des avalés*. Étrange concordance des temps, l'homme signe le texte qui présente *Le Lactame* (Leméac), un assemblage poétique de 199 dessins de Réjean Ducharme, qui sera l'ultime œuvre publiée de l'auteur. Sa sortie était prévue le 12 septembre. Elle vient d'être avancée, dans les circonstances.

« Il y a quelque chose d'exemplaire chez lui, ajoute M. Puls. Personne ne le connaissait, mais en même temps tout le monde est touché aujourd'hui par sa disparition. Avec ses mots, il a atteint dans l'intimité beaucoup de gens. C'est ça, la

force et le pouvoir de la création. »

« Réjean Ducharme a montré ce que le Québec était dans toute sa complexité », résume à l'autre bout du fil la comédienne et directrice du Théâtre du Nouveau Monde (TNM), Lorraine Pintal, qui connaît très bien l'œuvre du romancier, poète, scénariste et dramaturge. Elle appuie sans réserve, elle aussi, l'idée d'une reconnaissance nationale de son apport à la culture québécoise par des funérailles publiques. « Son œuvre est tatouée dans l'imaginaire collectif. Elle a porté un affranchissement, une quête identitaire, mais aussi un combat contre le conformisme, dans une férocité de vivre. Réjean Ducharme, c'est un vrai auteur tragique. En partant, il laisse un grand vide qu'il va falloir combler. »

Singulier, y compris dans la mort, l'homme de lettres, auteur du roman *Le nez qui voque*, aura été plus que le mystère d'une existence à la discrétion malade. « C'est un des plus grands stylistes de notre époque, de ce côté-ci du monde littéraire, a indiqué le romancier et académicien Dany Laferrière. Il fait partie de la race des grands, comme Céline, de ces auteurs qui, en jouant avec la langue, ont construit des œuvres

immenses. Il avait un grand sens artistique. Il est allé chercher la force de son style dans le tréfonds de la culture populaire. On se souviendra de lui comme d'une trajectoire, celle d'un artiste intraitable et d'un esprit moqueur et invisible. »

« L'œuvre de Réjean Ducharme est immense et continuera de nous habiter », a commenté mardi le premier ministre du Canada, Justin Trudeau, par l'entremise de son compte Twitter. « C'est une lourde perte pour le milieu littéraire québécois, a ajouté le maire de Montréal, Denis Coderre, par voie de communiqué. [...] Au-delà du personnage, c'est son œuvre qui demeure et qui en fera toujours l'un des auteurs les plus originaux, prolifiques et touche-à-tout du Québec. »

Joint par *Le Devoir*, le comédien Germain Houde s'est souvenu mardi de la non-présence de Réjean Ducharme lors du tournage du film *Les bons débarras* de Francis Mankiewicz dans les années 1980. Il y jouait le rôle de Guy sur un scénario signé Ducharme. « Des fois, sa femme Claire passait pour discuter avec nous du texte, résume-t-il. Et le lendemain, on apprenait que Réjean l'avait accompagnée, mais était resté

dans la voiture sur le stationnement. Son absence fait partie de son œuvre. Jouer un de ses textes a été un privilège pour moi, celui d'entrer dans sa vision d'un monde vu par l'œil cruel et monstrueux de l'enfance, un temps dont Ducharme, comme Picasso, n'est jamais vraiment sorti. »

« Dors, Réjean, dors, a poétiquement résumé sur sa page Facebook Robert Charlebois, qui a chanté les mots de l'artiste disparu. Depuis qu'ta plume s'est envolée, on n'a plus d'mots à piétiner dans l'avalée des avalés. Ta plume d'argent va continuer à réchauffer l'hiver de force des Enfantsômes. »

« Le sentiment de perte est étrange, a souligné Simon Brault, directeur du Conseil des arts du Canada. Réjean Ducharme est un personnage atypique dans le paysage littéraire, par son œuvre, sa langue, ses inventions et sa non-présence médiatique. Son œuvre totalement décolonisée a été et restera très importante. Jusqu'à la fin, il aura fait un pied de nez à la société du spectacle. »

La semaine dernière, à l'hôpital, relate Rolf Puls, il aurait dit à un de ses visiteurs : « Je suis trop fatigué pour être malade, trop malade pour mourir. » « Comment peut-on être indifférent face à ça ? » conclut l'éditeur.

Le Devoir